

Laval théologique et philosophique

CAHALAN, John C., *Causal Realism : An Essay on Philosophical Method and the Foundations of Knowledge*

Louis Brunet

Volume 42, numéro 1, février 1986

URI : id.erudit.org/iderudit/400224ar
<https://doi.org/10.7202/400224ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Faculté de philosophie, Université Laval et Faculté de théologie et de sciences religieuses, Université Laval

ISSN 0023-9054 (imprimé)
1703-8804 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Brunet, L. (1986). CAHALAN, John C., *Causal Realism : An Essay on Philosophical Method and the Foundations of Knowledge*. *Laval théologique et philosophique*, 42(1), 119–120. <https://doi.org/10.7202/400224ar>

Tous droits réservés © Laval théologique et philosophique, Université Laval, 1986

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]



Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org

diachronie et une conception symboliste du langage », ce qui constituerait un « parti pris sémantique et symboliste contre la syntaxe et le système » (PM : 177). Pour lui, en effet, la métaphore ne prend sens qu'en situation d'énoncé. Elle ne se découvre pas par l'étymologisme qui est « un tropisme inversé qui découde les motivations actuelles pour ressusciter un sens primitif ou originaire ». (PM : 262) Pourquoi, en effet, celui-ci serait-il la norme ? « Pourquoi faudrait-il, parlant français, anglais, ou allemand, penser latin, grec, ou indo-européen ? ». (PM : 262)

Deuxième réserve : Bouchard refusera de conclure au seul rôle cognitif de la métaphore.

Critiquant, là Derrida, ici Ricœur, il tiendra à s'assurer de la polyvalence fonctionnelle de la métaphore en synchronie.

Pour ce faire, il dispose de la conception référentielle du signe et de la métaphore chez Ricœur ainsi que des ambiguïtés qu'elle génère quant à la dénotation nulle. Il privilégie par contre la conception jakobsonienne.

Il identifie ainsi les fonctions de la métaphore à celles du langage. À ces fonctions, référentielle, phatique, poétique, métalinguistique, émotive, conative, il ajoute la fonction heuristique, admettant avec Martinet que le langage (la métaphore) sert en outre de « support à la pensée ».

Puis il effectue une conjonction entre ces fonctions du langage et la liste des rôles que nous a léguée la rhétorique ancienne et classique. À la fonction émotive, se rattache l'idée que la métaphore exprime les sentiments et témoigne de la créativité de l'inventeur, à la fonction désignative se rattachent l'expression des pensées, leur déguisement, leur interaction, ainsi que la faculté de suppléer aux carences du lexique ; la fonction esthétique recouvre la fonction ornementale en général et, en particulier l'état, le relief ou la noblesse conférés à l'expression ; de la fonction conative relève la capacité d'émuouvoir le lecteur (d'où collusion avec la fonction émotive) ; si la fonction métalinguistique semble ignorée par la tradition, on peut la rapprocher des études contemporaines du rôle de la métaphore dans les discours philosophiques et scientifiques ; les fonctions phatique et heuristique sont elles aussi non thématiques ; tout reste à faire pour la première ; quant à la deuxième, elle recoupe les conceptions qui assimilent le rôle de la métaphore à celui des modèles (fiction explicative). « Animer l'inanimé, d'écrire Bouchard, faire voir l'invisible, c'est coupler la fonction désignative et la fonction esthé-

tique, tandis que rendre la vérité consommable et s'adapter aux capacités intellectuelles des auditeurs, cela relève des fonctions désignative et conative ». (PM : 250)

Au terme, ce *Procès* nous fait conclure à l'omniprésence de la métaphore dans le langage, et à sa polyvalence. Nous pouvons inventer des métaphores, tirer des significations nouvelles de notre langage, sans avoir nécessairement de nouveau monde à projeter car la métaphore « a toujours un sens », et « par définition, elle est sens émergeant. » (Pm : 251)

Au terme, ce *Procès* est œuvre de rigueur car l'auteur, soucieux de préserver le discours philosophique, se donne pour exigence de respecter la terminologie technique reçue de l'histoire ayant trait à la métaphore. (PM : 240). Œuvre technique dense et savante, dont le résultat est simple puisque l'auteur conclut :

« Je pense, je parle, j'écris : aujourd'hui. Tantôt avec, tantôt sans métaphores. Les mots que j'emploie sont ni vivants, ni morts, ni usés. Je les utilise. Littéralement ou non. La métaphore n'est pas l'inconscient du concept. Le concept n'est pas la parousie de la métaphore. La métaphore est un concept déplacé. Migrateur. Étoile filante... » (PM : 263)

Œuvre de rigueur savante, qui n'échappe pas à la métaphore, mais de laquelle s'échappe peut-être encore... la métaphore.

André CARRIER
Collège de Lévis-Lauzon

John C. CAHALAN, *Causal Realism, An Essay on Philosophical Method and the Foundations of Knowledge*. University Press of America, Lanham/New York/London, 1985. 503 pages (22,5 × 15 cm).

Cet essai se veut une reconsidération des idées contemporaines à propos de la méthode de la philosophie et une critique de la conception des empiristes sur la connaissance. À l'encontre de Hume et de ses successeurs responsables du « tournant linguistique » imprimé à la philosophie anglo-saxonne du vingtième siècle, l'A. défend la thèse que les problèmes de philosophie concernent les relations causales et que la philosophie peut opérer ses vérifications non seulement en faisant appel aux faits d'expérience à expliquer par leurs

causes, mais aussi aux vérités nécessaires concernant les relations causales. L'existence de ce moyen de vérification rend la philosophie, métaphysique incluse, possible en tant que mode de savoir distinct. À l'opposé, toutes les tentatives de réduire la philosophie à une réflexion après-coup (after-the-fact reflection) sur d'autres disciplines est condamnée à des problèmes insolubles, problèmes créés justement par le refus de reconnaître une validité indépendante à la philosophie.

Pour sortir la philosophie du cercle vicieux dans lequel cette réduction à une réflexion après-coup l'a enfermée, l'A. invite les philosophes à « penser l'impensable » (chap. 1: *Thinking the Unthinkable*), c'est-à-dire à accepter des solutions qui ne viennent jamais à l'esprit des penseurs imbus des présupposés véhiculés par l'enseignement philosophique le plus courant aujourd'hui. Traçant son chemin à travers « la broussaille des confusions qui ont poussées autour des racines de l'empirisme » (p. 11), l'A. procède à rien de moins que la reconstruction de la philosophie en mettant de l'avant des idées devenues post-Humement impensables: 1° l'ontologie philosophique s'occupe, ultimement, des choses, de ce qui existe (chap. 2: *Ontology and Language*); 2° il y a en philosophie des vérités nécessaires concernant les choses en tant que choses (chap. 3: *Truth and Necessary Truth*); 3° certaines vérités nécessaires résultent des relations logiques caractérisant soit divers termes (chap. 4: *Logical Necessity*), soit, plus fondamentalement, des choses existantes (chap. 5: *Existence as an Object of Sentential Knowledge*), de sorte que le relativisme linguistique est insoutenable (chap. 6: *Ontological Truth and Linguistic Relativity*); 4° des vérités nécessaires découlent aussi de relations causales, telle cette vérité « tout événement a une cause efficiente » (chap. 7: *Causal Necessity*); 5° la causalité n'est pas simplement une relation logique ou épistémologique, mais une relation entre des réalités (cognition-independent existents), tant dans la connaissance empirique (chap. 8: *Causality and Knowledge 1: Causality and Empirical Knowledge*) que, selon des modalités différentes, dans la connaissance philosophique (chap. 9: *Causality and Knowledge 2: Causality and Philosophical Knowledge*); 6° ces connaissances sont toutes basées sur l'expérience sensible, qui, même si ses objets sont en quelque façon relatifs à l'observateur et à ses états subjectifs, fait néanmoins connaître des réalités qui se présentent comme les causes premières de notre connaissance (chap. 10: *Causality and Knowledge 3: Causality and Sense*

Knowledge); 7° la vérité philosophique existe et nous est connaissable; la confusion et la controverse qui envahissent la vie philosophique n'invalident pas la philosophie comme mode de savoir distinct (chap. 11: *Philosophical Fallibility*).

Voilà pour l'enchaînement des conclusions. Autour de chacune d'elles s'articule une profusion d'arguments et de réfutations des positions contraires. Le tout constitue un travail monumental. Véritable « somme » de philosophie réaliste, ce livre est « un exercice de courage intellectuel », comme le signale l'éditeur dans sa préface. L'A. se donne la peine de vraiment prendre les choses à la base et d'écartier un à un les obstacles qui, depuis Hume, empêchent la plupart des philosophes de comprendre le bien-fondé du réalisme des causes ou même du réalisme tout court en philosophie.

Le ton, plutôt didactique pour un essai, pourra en irriter certains. Mais ceux qui n'aiment pas la forme sont toujours libres de s'occuper du fond, pour leur plus grand profit. Car ce livre est profond. Il effectue un creusage jusqu'aux fondations concernant la méthode de la philosophie et la possibilité d'une intersection entre l'esprit et la nature. Tous les esprits que l'exposition prolongée aux philosophies contemporaines les plus à la mode a teints de subjectivisme, de relativisme et de scepticisme devraient avoir l'honnêteté de lire *Causal Realism*, ne serait-ce que pour voir s'ils ont vraiment quelque chose de sérieux à répliquer aux objections de Cahalan concernant leur conception de la philosophie et de la connaissance.

LOUIS BRUNET

Joseph PESTIEAU, *Guerres et paix sans État*, coll. « Positions philosophiques », Montréal, Éditions de l'Hexagone, 1984, (22,5 × 15 cm), 132 pages.

Cet ouvrage, qui inclut des textes publiés en première version dans *Dialogue*, dans *Philosophiques* et dans un ouvrage antérieur, se présente comme le fruit d'une réflexion philosophique confrontée aux données de l'ethnologie. Il y a, nous dit M. Pestieau, des sociétés traditionnelles égalitaires qui réussissent à établir, à maintenir ou à rétablir la paix tout en se passant d'un Léviathan. Comment procèdent-elles? Comment la paix à l'intérieur a-t-elle parfois pour condition la guerre à l'extérieur? Quel est le rôle des